

Entretien avec Alain MABANCKOU

Propos recueillis par Delaroche Philippe et Liger Baptiste et, publié le 01/02/2009 – L'Express.fr

Rencontre sur fond de musique africaine, entre deux bières, pour respecter l'esprit de son dernier livre, Black Bazar...

Il est rare de rencontrer «pour de vrai» les personnages d'un roman, à plus forte raison au cours d'un entretien avec son auteur. Pourtant, ils sont tous là, et ils trinquent avec l'équipe de Lire: Paul du grand Congo, Roger le Franco-Ivoirien, Willy le barman, etc. Eux, ce sont les protagonistes du nouveau roman, irrésistible, d'Alain Mabanckou. *Black Bazar* raconte les déboires d'un dandy congolais, surnommé Fessologue, qui vient d'être plaqué par sa femme, Couleur d'origine, partie avec un obscur joueur de tam-tam... Cette histoire tragique (un peu) et comique (beaucoup) permet à Alain Mabanckou de s'interroger sur la place de la communauté noire dans le Paris d'aujourd'hui et de chahuter, au passage, bien des clichés. Comme toujours, le romancier d'origine congolaise (bientôt quarante-trois ans) croque une poignée de saynètes inoubliables, joue avec la langue et les références littéraires, autour de personnages d'anthologie, dont ceux que, ce jour-là, notre homme à la casquette a réunis dans un bar afro-cubain (bien réel) du premier arrondissement: Le Jip's. **Y a-t-il meilleur symbole de cette francophonie qui gagne?** Lauréat du prix Renaudot 2006 pour *Mémoires de porc-épic*, l'ex-conseiller auprès du service juridique de la Lyonnaise des Eaux accumule les distinctions littéraires. **Alain Mabanckou enseigne actuellement la littérature francophone à l'université de Los Angeles.** Rencontre sur fond de musique africaine, entre deux bières, pour respecter l'esprit du livre...

A Pointe-Noire, votre passion pour la lecture contractée dès l'enfance, votre père la réprouvait. Pourquoi?

Alain Mabanckou. Il estimait surtout que je n'avais pas encore l'âge de lire, que les livres pouvaient polluer l'innocence d'un enfant. Je le comprends, parce qu'il rapportait à la maison des romans de San-Antonio avec des femmes nues en couverture. Elle était là, la transgression! Je lisais en cachette la petite bibliothèque qu'il se constituait pour sa retraite. Cette période-là est cruciale dans mon itinéraire, puisque, en quittant le Congo- Brazzaville, j'emporte avec moi un lot de manuscrits de poésie. J'ai dix-neuf ou vingt ans. Ayant obtenu une bourse, je pars faire des études de droit en France.

Pourquoi le droit, et non pas des études de lettres?

A.M. Ma mère craignait que je devienne professeur. Elle estimait que les enseignants étaient pauvres et qu'ils souffraient. En revanche, grâce au droit, elle se disait que son fils pourrait la défendre - ne faut-il pas connaître des gens au tribunal du quartier pour avoir une table au marché? Ce métier-là garantissait l'inscription sociale. J'ai passé un baccalauréat en lettres et philosophie, et je me suis donc inscrit à la faculté de droit et de sciences politiques pour satisfaire la volonté de ma mère. Mais j'ai gardé l'habitude d'écrire dans la nuit, par effraction.

Quelles langues parlaient vos parents?

A.M. Ma mère - Pauline Kengué, à qui j'ai dédié Black Bazar - parlait le bembé. Mon père - Roger Kimangou - parlait le kikongo. Ces deux langues se superposaient au français que parlait mon père, réceptionniste à l'hôtel Victory Palace de Pointe-Noire... Quand j'arrive en France, je ressens une sorte d'excitation. Me voici dans la capitale de la culture, dans un pays sillonné par de grands écrivains. Il y a eu un déclic.

Étiez-vous le seul enfant du voisinage à être toqué de littérature?

A.M. Je me sentais effectivement assez seul, à cette époque. Mais ça ne m'embêtait pas, parce que j'étais fils unique. La solitude, je la connaissais depuis ma naissance. Lorsque je lisais, j'avais l'impression de retrouver des personnages ailleurs. C'est aussi ça la littérature: refuser le monde réel pour en inventer un meilleur, où l'on croise des gens qui nous sont plus proches.

Où et quand découvrez-vous Céline, l'un des auteurs qui vous ont le plus influencé?

A.M. En France, à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans. C'est un auteur dont tout le monde parlait. Moi, je croyais que Céline était une femme! Quand je suis tombé sur Voyage au bout de la nuit, j'ai d'abord été choqué par ce langage heurté, par rapport aux Balzac que je lisais. Le tempo, la manière de couper, les points de suspension. Je rencontrais quelqu'un d'écorché vif en train de jeter des paroles à la postérité. Et je n'étais pas surpris, en lisant le Voyage, de découvrir qu'il passait aussi par l'Afrique, et qu'il émettait une des critiques les plus caustiques du système colonial français de l'époque. Je voyais là un écrivain qui voulait dire le monde tel qu'il le sentait, sans pour autant passer par cette espèce de gesticulation stylistique qu'est la rhétorique. Ce style m'a causé un choc. J'ai compris qu'on pouvait écrire un livre comme on le voulait, comme on l'entendait, à condition de garder la voix juste. Après avoir découvert Céline, j'ai bifurqué vers les Latino-Américains. Chez eux - Gabriel García Márquez, Horacio Quiroga, Juan Rulfo... - je suis allé puiser la veine cocasse, l'exagération et la truculence dans la narration. J'ai compris que mes personnages devaient ressembler à ce que j'aimerais être: quelqu'un qui croque la vie et qui la décrit avec une espèce de précipitation.

Aviez-vous eu auparavant des coups de coeur pour des auteurs africains?

A.M. On nous avait imposé, au Congo-Brazzaville, dans le programme scolaire, des auteurs classiques comme Mongo Beti, Camara Laya et Cheikh Hamidou Kane. Mais je n'avais gardé aucun souvenir de ces lectures scolaires. Nous avons été forcés de les lire, chapitre par chapitre. La fascination est née avec mes propres découvertes et en entendant d'autres personnes parler de livres: un oncle, un cousin, ou... Bernard Pivot!

A l'issue de vos études, vous êtes devenu conseiller auprès du service juridique de la Lyonnaise des Eaux. L'entrée dans la vie professionnelle a-t-elle été une frustration par rapport à votre vocation d'écrivain?

A.M. Le premier jour à la Lyonnaise, j'ai senti que je rentrais dans une situation alimentaire, que je suivais une fausse route. Celle que j'aurais préférée était parallèle, mais il y avait un tel fossé à enjamber pour la rejoindre qu'il fallait d'abord que je m'assure le pain de tous les jours. Oui, je la sentais, cette frustration, si bien que j'écrivais dans les toilettes de l'établissement. Ce qui m'a valu les blâmes du superviseur qui retrouvait mes poèmes par terre. C'était terrible, parce que la passion de l'écriture est comme une passion jalouse. Elle vous mange, elle vous ronge, elle vous dévore. Vous y songez tous les jours. Même si vous avez bien bossé, le soir venu, vous avez l'impression de n'avoir rien fait. Cela a duré dix ans. Même quand j'ai commencé à publier mes poèmes dans l'anonymat, je continuais à travailler.

Quand votre premier livre a-t-il été publié?

A.M. En 1993. Je l'avais fait paraître à compte d'auteur parce qu'aucun éditeur n'en voulait. Une petite revue m'a proposé de publier trois cents exemplaires, moyennant six mille francs. J'y ai mis toutes mes économies! Le recueil est sorti en supplément de la revue Rencontre poétique, publiée à Sainte-Geneviève-des-Bois. J'allais dans les librairies pour le proposer, mais aucune ne l'acceptait en dépôt. A défaut, je le distribuais aux amis. Il doit m'en rester au moins une cinquantaine...

Avec votre premier roman, en 1998, vous recevez le Grand Prix littéraire d'Afrique noire. Vous a-t-il aidé à persévérer?

A.M. Oui. Cela a été une surprise pour moi. Je suis donc resté aux éditions Présence africaine. Par la suite, quand j'ai été publié aux éditions du Serpent à plumes, j'ai commencé à recueillir quelques petits articles à gauche et à droite. Mais ça restait toujours dans les limites d'un lectorat africaniste. C'est avec African psycho que le succès a commencé à prendre de l'ampleur.

Avec African psycho, n'êtes-vous pas le seul auteur francophone à avoir eu droit à un compliment de Bret Easton Ellis en quatrième de couverture?

A.M. Dans la traduction anglaise, oui. C'est l'avantage d'habiter aux Etats-Unis. Mon éditeur lui a envoyé le manuscrit. Bret a été amusé de voir son titre (American Psycho) repris par un Africain. L'accueil de la critique m'a ouvert des portes. J'ai pu connaître Salman Rushdie, Don DeLillo, Nadine Gordimer... Cela a également permis de faire traduire plus tard Verre Cassé et Mémoires de porc-épic.

En janvier 2005, Verre Cassé sort en librairie. Quelle odyssee se cache derrière ce livre, qui a considérablement modifié le regard qu'on portait sur vous?

A.M. Après avoir publié African psycho en 2003, mon éditeur Pierre Astier a quitté Le Serpent à plumes au moment du rachat de la maison. Je suis parti à mon tour. J'ai envoyé le manuscrit de Verre Cassé, par la Poste, aux éditions de Minuit ainsi qu'au Seuil. Là-bas, une éditrice, Emilie Colombani, m'a écrit pour me faire connaître son enthousiasme mais, disait-elle, le comité de lecture n'était pas intéressé. Elle a finalement réussi à convaincre Patrick Grainville. Ce dernier a soutenu le texte. Et j'ai fini par être publié au Seuil. Mais Verre Cassé représente également un tournant dans ma façon d'écrire. Je change de registre, je prends des licences dans l'écriture. Je l'ai écrit dans la solitude des Etats-Unis et de l'Afrique. C'est d'ailleurs le livre vers lequel les lecteurs me ramènent toujours. Quatre ans après sa parution, il continue à bien se vendre. Il a été adapté au théâtre. Il a reçu beaucoup de prix littéraires. Il a été traduit dans une douzaine de langues.

Il est très difficile pour les auteurs français d'être traduits aux Etats-Unis. Or, nombre d'auteurs dits «francophones» y réussissent, sans avoir forcément connu le succès commercial en France. Comment l'expliquez-vous?

A.M. Il faut y voir le succès des études francophones dans le monde anglophone, et leur diversité. Ces écrivains sont épaulés par les puissantes universités américaines qui financent la traduction de leurs oeuvres. Mais la littérature française doit s'en enorgueillir. L'explication, il faut la chercher dans le combat que nous avons mené pour que la littérature française s'ouvre au monde. Je ne critique pas nécessairement l'autofiction, mais je crains qu'il lui manque une part de générosité. Lorsque je lis les romans de Patrick Modiano, je m'y reconnais. Bien que l'action se passe à Paris, ils sont ouverts au monde. Modiano sait me parler, même lorsqu'il parle de son intimité ou de l'intimité d'une ville. Ce n'est pas le cas de certains romans où l'égoïsme se mêle à un égoïsme tellement surdimensionné que ça étouffe la vocation de

courtoisie que devrait charrier la littérature. Tous ces écrivains, qu'ils viennent du monde francophone ou non, qui ne sont pas français d'origine, et qui reçoivent des prix, font grandir la littérature française. Quand un Afghan reçoit le prix Goncourt, ça suscite aussi le désir d'autres Afghans d'apprendre le français. Quand je remporte le Renaudot, ce signal-là redonne de la puissance aux Congolais: ils voient qu'ils peuvent eux aussi contribuer au rayonnement de la langue française.

Vous avez signé le manifeste de Michel Le Bris en faveur de la «littérature-monde». Avec le recul, seriez-vous plus réservé?

A.M. Non. Mais les signataires, dont je fais partie, n'ont peut-être pas été assez pédagogiques. Certains ont pu avoir l'impression qu'on venait faire un rapt de la littérature française pour la mener hors de la scène. Or nous venions simplement dire qu'il fallait l'ouvrir à d'autres voix présentes, pour donner à notre littérature la force qui est la sienne.

Ayant grandi en Afrique, travaillé en France et résidant désormais une partie de l'année aux Etats-Unis, n'êtes-vous pas un fils de la mondialisation?

A.M. Oui. En quelque sorte. L'Afrique est le lieu de ma naissance, la France est ma terre d'adoption, et l'Amérique m'a fait connaître la nostalgie de l'Afrique et de la France. Car la France est aussi importante pour moi que l'Afrique. Si elle se met à tousser, c'est à mon tour de contracter la grippe. J'éprouve une espèce de nostalgie confuse qui, sans doute, me permet de créer. Je conseillerais à beaucoup d'écrivains de toujours prêcher la distance, de rester voyageur et de s'éloigner.

Vous enseignez la littérature francophone à l'université de Los Angeles. Quels auteurs intéressent vos étudiants?

A.M. Il y a des «incontournables» que l'on enseigne pour leur génie littéraire, mais aussi parce que leur oeuvre s'inscrit dans l'histoire africaine. Ahmadou Kourouma en fait partie. Il aborde la question de l'indépendance, des conflits en Afrique... C'est l'un des intellectuels qui ont dynamisé les études francophones à partir des années 2000. Il a remporté le Renaudot pour Allah n'est pas obligé. Mongo Beti, l'auteur de Trop de soleil tue l'amour, a écrit pendant la période coloniale des oeuvres marquantes. Il incarne la figure de l'écrivain rebelle exilé en France. Il faut ajouter Emmanuel Dongala, Henri Lopes, et j'en passe. Mais il y a aussi la nouvelle génération d'écrivains francophones, qui fascine les jeunes Américains. J'enseigne donc aussi les oeuvres d'Abdourahman Waberi ou de Fatou Diome.

Et Léopold Senghor?

A.M. Bien sûr. Avec lui, on enseigne également la littérature antillaise et Aimé Césaire, parce que la négritude est un courant qu'il faut maîtriser afin de comprendre l'état actuel de la littérature francophone.

Comment vos étudiants perçoivent-ils la littérature francophone?

A.M. Ils la voient comme un voyage vers d'autres territoires. Ils réalisent que la langue française n'est pas parlée qu'en France, ce qui leur donne des perspectives plus vastes. Ils viennent dans ce cours pour découvrir la culture de ces espaces. Cela suffit pour capter leur excitation, leur donner le goût de la langue française, avec toute sa richesse. La littérature francophone peut être considérée comme une essence dans la promotion de la langue française.

En Angleterre, Dickens et Charlotte Brontë ne seraient plus enseignés. En France, 8% des élèves de sixième maîtriseraient mal la lecture. Faux débat ou point de vue d'académiciens pessimistes?

A.M. Je penche plutôt du côté des académiciens pessimistes! Le goût de la lecture se transmet. J'enseigne le creative writing, qui consiste à insuffler l'enthousiasme pour la beauté des textes. Aujourd'hui, on ne donne plus aux gens cette vision qu'un texte peut changer le monde. On donne l'impression que ce n'est que de la littérature, que les choses sérieuses résident ailleurs. Moi, au contraire, je dis: «Voici la littérature!» Et le reste n'est pas sérieux.

Vos livres ont en commun d'exprimer un véritable amour de la littérature, par le biais de fréquents clins d'oeil à d'autres écrivains...

A.M. Au fur et à mesure que j'ai découvert la littérature du monde entier, je me suis rendu compte que, en réalité, la littérature elle-même est un grand roman. Il y a dans notre bagage de lecture assez de matière pour écrire. Je me retrouve à l'intérieur de tous les grands livres du monde. Tout ce que j'écris tourne donc autour du rapport entre l'homme et le livre. Et mes clins d'oeil sont une manière de rendre hommage à ces écrivains qui ont fait de moi ce que je suis.

Au-delà de l'écriture, une carrière politique vous tenterait-elle?

A.M. Nous sommes tous pris dans le piège de la politique. Si j'estime un jour que ma présence est nécessaire et utile à une cause politique, pourquoi pas? Ma vie est une succession de prises de décision inattendues. Jamais je n'aurais imaginé que je quitterais un jour la France pour les Etats-Unis. Je pense aussi que toute publication est forcément un acte politique, puisque l'écrivain livre au lecteur une vision singulière du monde. Mais il y a peut-être assez de gens qui ont du génie en politique pour que je m'abstienne de venir occuper la scène pour le plaisir du pouvoir.

Vous êtes attentif à l'économie et à la justice, à la fantaisie et au rêve. N'êtes-vous pas l'improbable fils de Raymond Aron pour la science politique et de Marcel Aymé pour la fête du langage?

A.M. Oui! Je suis une sorte de passe-muraille entre les frontières et les barrières. Mais je me souviens toujours d'où je viens, de ce que je dois à tel territoire, et pourquoi je me trouve dans tel autre.

En même temps, on rencontre chez vous un cocktail de poésie et d'humour qui a le même effet que le citron sur l'huître: le lecteur se souvient qu'il est vivant et qu'il a des frères humains!

A.M. Evidemment! C'est pourquoi j'ai toujours préféré aborder les problèmes les plus graves par le biais de l'exagération, de la cocasserie et de l'ironie.

Comment procédez-vous lorsque vous entamez l'écriture d'un roman?

A.M. J'ai une manière plutôt artisanale de travailler. C'est-à-dire que je ne sais pas faire un plan et j'estime même que le plan enferme l'écrivain. Je n'aime pas les figures imposées. J'ai gardé de ma pratique de la poésie l'idée qu'une musique guide mon écriture. Je dessine plein de personnages. L'un va peut-être devenir un personnage principal, mais je ne m'en aperçois qu'au fur et à mesure. J'écris au jour le jour, sans chercher à le faire à heure régulière. J'écris par intuition. Une fois que j'ai quelque chose d'à peu près complet, je réorganise l'ensemble pour lui donner une structure cohérente et logique.

Combien de temps avez-vous mis pour écrire votre dernier roman, Black Bazar?

A.M. C'est une histoire plutôt complexe! Au départ, juste après le Renaudot en 2006, j'ai commencé à écrire un livre qui s'intitulait La révolution horizontale. Après deux ans d'écriture, lorsque je suis allé au Rwanda, je me suis rendu compte que ce manuscrit ne me donnait pas satisfaction. J'ai arrêté de l'écrire pour développer un texte qui était déjà contenu à l'intérieur de La révolution horizontale: Black Bazar. Et je l'ai terminé en trois mois, au Rwanda, aux Etats-Unis et en France. Le livre a pris deux ans pour naître, mais je l'ai écrit en trois mois.

Comme dans Verre Cassé, on rencontre des personnages anonymes, des marginaux, des «gueules». D'où vient cette fascination?

A.M. Quand je vais au cinéma, je suis toujours fasciné par les personnages secondaires. Je pense que la vraie vie n'est pas celle des personnages principaux. J'aime les existences cabossées. J'ai plus de choses à dire sur quelqu'un qui est à la marge. Je sais que, derrière la marginalité, se cache la joie de vivre. C'est ce que je cherche en eux: l'étincelle de joie.

Quelle est la part autobiographique de Black Bazar?

A.M. Dans la plupart de mes livres, je suis présent dans chacun des personnages. La part d'autobiographie réside peut-être davantage dans le destin du narrateur, où je mets des choses que je puise à droite et à gauche de ma propre expérience. Le narrateur de Black Bazar est un apprenti écrivain, c'est un Congolais comme moi, et il aime les cols à trois boutons: je porte toujours des cols à trois boutons! Le rapprochement est vite fait.

Nous venons de saluer Paul du grand Congo et Roger le Franco-Ivoirien. Ils existent réellement. Comme vous, ils fréquentent Le Jip's. Cela vous a amusé de mettre en scène vos compagnons de bar?

A.M. Que voulez-vous? C'est le roman de la réalité. La fiction peut valablement côtoyer la réalité. Alors j'essaie de l'en extirper. C'est tout.

Parmi les personnages secondaires, figure un certain monsieur Hippocrate, ce vrai-faux concierge qui déteste les Congolais. Il est ouvertement raciste. Lui-même est martiniquais. Existe-t-il?

A.M. Lui, non. Avec ce personnage, j'ai voulu déplacer les clichés en posant une question fondamentale, celle du racisme qui peut se manifester au sein de la même race. Vous avez d'un côté les Africains qui reprochent aux Antillais de trop se prendre pour des Blancs, et les Antillais qui reprochent aux Africains de les avoir vendus avec leurs chefs de tribu pendant la colonisation. Donc, dans la mesure où vous avez une communauté dite «noire», et que cette population n'est pas homogène, un conflit couve à l'intérieur même de ce groupe de population qui n'est fondé que sur la couleur de la peau et non sur une identité de revendications. Monsieur Hippocrate symbolise en quelque sorte l'opposition actuelle au sein de cette population noire très éclatée, où les gens ont des différences très marquées.

En d'autres termes, s'agit-il de rappeler qu'en France tous les Noirs ne sont pas les mêmes?

A.M. On a tendance à parler de la communauté noire comme si les Noirs étaient une entité homogène. Quand vous analysez la composition de cette population, il n'y a pas plus hétéroclite. C'est un cliché que de penser que les Noirs de France sont unis. Pour être unis, il leur faudrait partager la même identité historique. Or ils sont tous venus en France par des moyens et pour des buts différents, entre ceux qui, partis faire des études, y sont restés, ceux qui invoquent l'exil politique ou économique. Ajoutons le cas, distinct, des Antillais... Parmi

les Noirs de France, il faut différencier ceux d'Afrique centrale et ceux d'Afrique de l'Est, qui n'ont pas la même culture. De même qu'il y a des Africains de religion musulmane et d'autres de religion chrétienne. Comment voulez-vous regrouper toutes ces populations sous l'intitulé la «communauté noire»? Il y a les Congolais aussi, et des deux Congo! Une communauté se constitue par la reconnaissance des injustices qu'elle subit. Si on a pu parler de communauté noire aux Etats-Unis, c'est tout simplement parce que les Noirs ont subi là-bas la même injustice: la ségrégation raciale, les pendaisons pour la couleur de la peau... La communauté noire qui peut exister en France est celle qui va se fonder sur la lutte contre les injustices sociales subies sur le territoire français.

Vos livres témoignent d'une belle inventivité langagière. Entre autres formules qui font mouche, on trouve dans Black Bazar les «kabyles téléphoniques». D'où vous viennent ces perles?

A.M. Eh bien, on en récupère certaines au cours de l'écriture. Tout d'un coup, paf!, on se rend compte qu'il y a un jeu de mots, une cocasserie qui arrive. Ce ne sont pas des formules «téléphonées» d'avance, pour reprendre l'image des «kabyles téléphoniques»! Mais faire intervenir un personnage, avec ses propres mots, ses blagues, permet de poser la question des rapports entre les différents membres d'une société. Par exemple, ici, entre les Algériens: ceux qui sont kabyles et les autres. Quand je souligne le fait que le joueur de tam-tam, qui a ravi la femme du narrateur de Black Bazar, n'est pas connu en France ni à Monaco ni en Corse, cela soulève encore d'autres questions: quelle est la nature de la Corse par rapport à la France? Et celle de Monaco? Toutes ces questions sont évoquées en une petite formule qui laisse au lecteur le soin de réfléchir, sans pour autant que moi, en tant qu'auteur, je me mouille dans une discussion.

Autre motif récurrent: celui des «faces B», expression qui désigne le derrière féminin, à partir duquel le narrateur, Fessologue, prétend deviner la psyché féminine. D'où sortez-vous ça?

A.M. En Afrique, notre critère de beauté n'est pas forcément la beauté du visage ou la minceur. Le critère de beauté, c'est le derrière de la femme. Une femme avec un beau derrière sans avoir pour autant le visage d'un mannequin attire plus d'hommes qu'une femme très belle aux fesses plutôt plates. Pour remonter ces souvenirs d'enfance, j'ai donc créé un personnage qui peut lire le comportement de la femme rien qu'en regardant les ondulations de ses fesses. C'est toute une psychologie: il sait pourquoi une de ses fesses bouge dans un sens et pas dans l'autre, pourquoi les fesses des intellectuelles bougent comme ceci, tandis que les fesses des caissières bougent dans l'autre sens, quand celles des philosophes ne bougent pas! Il y a là une espèce de satire du fessier.

Plus sérieusement, Black Bazar est hanté par la présence ou, plus exactement, par le manque de présence féminine...

A.M. Oui. Mes personnages masculins sont des gens en quête: debout dans un bar, ils recherchent les femmes qui passent, ils vont dans les boîtes de nuit, etc. C'est la recherche de la belle aimée. Mais comment et où la trouver? La seule femme qui traverse le livre de bout en bout, c'est Couleur d'origine, partie avec le joueur de tam-tam. Sinon, on n'en croise seulement que quelques-unes: Gwendoline, Rose...

Vous racontez comment votre héros, pendant son adolescence au Congo, a fait appel, pour séduire la gent féminine, à Grand Poupy. Faut-il appliquer ses préceptes pour séduire une «gazelle»?

A.M. Mais il existe, le Grand Poupy! Ce personnage de Black Bazar enseigne comment baratiner une fille. Quand nous étions petits, il nous donnait des formules du genre: «Si vous croisez la fille qui sort de chez elle pour aller au marché, vous l'abordez en lui demandant où elle va, avec une posture militaire et la tête un peu penchée.» Or, une fois que la fille avait accepté de nous répondre, nous ne savions plus quoi dire après! Il fallait payer le Grand Poupy au fur et à mesure pour obtenir l'intégralité de son baratin! Donc, je ne conseille à personne de suivre ses conseils. Je voulais simplement faire partager des épisodes cocasses de mon enfance. On ne parle pas beaucoup de l'éducation sentimentale des Africains. C'est un vrai tabou. Mais moi, je n'avais que ces amours d'antan... Excusez-moi du peu, comme disait Georges Brassens! D'ailleurs, figurez-vous que ce satané Grand Poupy a fini par épouser mon propre amour d'enfance, celle que j'avais tenté si souvent de séduire avec tous ses trucs... Vous rendez-vous compte? Il me l'a volée!

Bio-bibliographie :

Né au Congo-Brazzaville en 1966, **Alain Mabanckou** a grandi à Pointe-Noire, capitale économique du pays. A l'âge de dix-neuf ans, il est venu en France pour poursuivre ses études de droit. Son DEA de droit des affaires en poche, il est embauché comme conseiller auprès du service juridique et communication de La Lyonnaise des Eaux. Après avoir publié plusieurs recueils de poésie, il reçoit en 1998 le Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour son premier roman, Bleu Blanc Rouge. Depuis 2001, il enseigne la littérature francophone aux Etats-Unis, tout d'abord à l'université du Michigan et, désormais, à Los Angeles. Le grand public l'a découvert en 2005, avec la parution de Verre Cassé et, l'année suivante, grâce à l'attribution du prix Renaudot à ses Mémoires de porc-épic. Black Bazar est son septième roman.